



Barthes et l'idiorrythmie. Étude sur les Carnets du voyage en Chine

Justine Brisson

► To cite this version:

Justine Brisson. Barthes et l'idiorrythmie. Étude sur les Carnets du voyage en Chine. *Alkemie Revue semestrielle de littérature et de philosophie*, 2021, 1 (27), pp.175-186. 10.48611/isbn.978-2-406-11894-7.p.0175 . hal-04060079

HAL Id: hal-04060079

<https://hal.science/hal-04060079>

Submitted on 6 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BARTHES ET L'IDIORRYTHMIE

Étude sur les Carnets du voyage en Chine

Genèse du voyage en Chine

En 1974, du 11 avril au 4 mai, Roland Barthes effectue un voyage en Chine de trois semaines. Philippe Sollers est à la tête de ce voyage, accompagné de deux autres membres de *Tel Quel*, Julia Kristeva et Marcelin Pleynet. François Wahl, ami et éditeur de Barthes au Seuil est également présent. La sympathie prochinoise dans ces années-là, que Barthes ne partage pas particulièrement, est très forte dans la revue *Tel Quel*. Son hostilité au Parti communiste est totale, et son engouement pour le maoïsme, absent. Barthes, pourtant, accepte d'effectuer ce voyage – ce qui n'est pas le cas de tous les membres de la revue : Lacan, par exemple, se désiste à la dernière minute.

Si Barthes finit par donner son accord, après de longues tergiversations, ce n'est donc pas par affinité avec le mythe maoïste. Deux raisons expliquent cet accord tardif. D'une part, Barthes est encore marqué par son récent voyage au Japon, qui l'a enchanté, et s'intéresse de plus en plus au bouddhisme et à la sagesse orientale. Sans doute espère-t-il donc revivre en Chine une aventure aussi riche qu'au Japon. D'autre part, Sollers, fidèle ami de Barthes, a beaucoup insisté pour qu'il vienne, comme il le reconnaît lui-même : « Pauvre Barthes ! Il a 59 ans, je lui ai un peu forcé la main pour ce voyage, il est dans une phase épicurienne et gidienne, il a aimé sa liberté au Japon, et il tombe en plein tohu-bohu, aux antipodes de toute nuance¹. »

Barthes se sent comme embrigadé de force, comme le montre Tiphaine Samoyault qui relève dans son agenda le 4 avril la notation suivante : « tractations pour renoncer à la Chine² ». Le 6 avril, lorsque Barthes apprend l'arrivée des visas à l'ambassade, il dit se sentir cafardeux. C'est donc bien à contrecœur qu'il embarque, le 11 avril, en direction de la Chine, pour un voyage qu'il redoute et qui l'inquiète. Barthes reprend une habitude qu'il a acquise lors de précédents séjours, comme au Japon ou au Maroc, celle d'annoter quotidiennement son voyage. Il remplit ainsi trois carnets, qui sont demeurés inédits jusqu'en 2009³. L'écriture viatique de Barthes est fragmentaire et elliptique : en style indirect libre, il juxtapose des phrases courtes, parfois sans verbes et sans connecteurs logiques. Se mélangent donc des remarques purement objectives, relatant les détails de ce qu'il voit et entend, et des phrases plus subjectives (généralement mises entre crochets), où Barthes livre ses impressions. Il rend alors compte de ses goûts et de ses dégoûts, d'une manière parfaitement spontanée.

Ce qui ressort de ces notes est clair : Barthes a détesté ce voyage. Dès l'instant où l'avion décolle pour Pékin, il n'a plus qu'une seule hâte : rentrer à Paris. Pourquoi a-t-il aussi mal vécu ces trois semaines en groupe ? Dans cet article, nous aimerions

¹ Ph. Sollers, « Le supplice chinois de Roland Barthes. Sur *Les carnets d'un voyage en Chine* », in *Le Nouvel Observateur*, 29 janvier 2009.

² T. Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Fictions & Cie », p. 501.

³ La publication posthume de ces notes de voyage a été largement contestée par ceux qui ont effectué le voyage avec Barthes : d'abord par son éditeur, Wahl, mais aussi par Sollers, pour qui « le vrai, le grand Barthes, n'est pas dans ces brouillons et ces fiches, mais ses merveilleux livres, composés avec soin, *L'Empire des signes* ou *La Chambre claire* [...] » (Ph. Sollers, « Le supplice chinois de Roland Barthes », *op. cit.*, p. 119). Quant à Marcelin Pleynet, il est tout aussi dubitatif : « Fallait-il vraiment chercher ces inédits dans les archives de Barthes ? » (M. Pleynet, « Situation : en Chine », *L'Infini*, n°107, été 2009, p. 110).

montrer que, plus qu'un simple voyage raté, c'est toute la conception barthésienne de la temporalité subjective qui s'exprime ici. En effet, ce que Barthes n'a pas supporté dans ce voyage, c'est avant tout qu'on lui ait imposé un rythme qui n'est pas le sien. En Chine, son temps a été doublement contrôlé : par ses quatre compagnons de voyage, mais aussi par les guides chinois qui chapeautent leur séjour. Il nous semble donc que derrière le ton tour à tour râleur et badin de Barthes, se cache une intense réflexion éthique, esthétique et politique, sur la façon dont s'accordent (ou se désaccordent) les temporalités individuelles et collectives. En un sens, c'est déjà le « fantasme idiorrythmique »⁴ dont parlera Barthes quelques années plus tard, lors de son premier cours au Collège de France, qui se donne à lire ici.

L'emploi du temps oppressif

L'une des composantes essentielles de ce voyage tient à son organisation millimétrée par l'agence Luxingshe, dite « l'Agence », composée d'une « cohorte stable et incessante de cadres et d'aides »⁵. Barthes et ses camarades n'ont aucune latitude sur le programme du voyage : le séjour est planifié presque à l'heure près. Les interprètes chinois sont chargés de leur dire quoi voir, quoi entendre et quoi comprendre de la Chine, ce que Barthes trouve particulièrement infantilisant et intrusif : « Je me rappelle : on n'a pas voulu nous faire venir à l'Université, en nous expliquant qu'on verrait des bibliothèques, des laboratoires : “sans intérêt”, “on est [sic] pas venu en Chine pour ça”⁶ ». Barthes parle d'une « présente continue, nappante, des fonctionnaires de l'Agence, qui bloque, interdit, censure, annule la possibilité de la Surprise, de l'Incident, du Haïku » [CVC ; 120]. Le déroulement du voyage est donc très restrictif. Toujours, « les guides [les] pressent » [CVC ; 58].

Le programme est strict, balisé : il ne permet pas l'errance, le retard ou les modulations impromptues, qui sont chères à Barthes. Les cinq Français ne sont jamais seuls. Même dans le train, ils sont « vraiment bouclés dans ce wagon spécial » et n'ont « pas le droit d'aller prendre une bière au wagon-restaurant qui est à côté et vide ». Plus grotesque encore, « il faut se faire ouvrir les chiottes chaque fois qu'on veut pisser » [CVC ; 111]. C'est peu dire que Barthes et ses camarades ne disposent pas d'une grande liberté. D'ailleurs, les rares moments que Barthes semble apprécier sont précisément ceux où les membres de l'Agence sont absents : « Nous rentrons à pied, lentement, par des ruelles. Cela change tout ; c'est la première fois que nous voyons des rues librement [...] enfin, comme un érotisme possible (de la nuit chaude) » [CVC ; 196].

Barthes, qui a l'habitude, quand il voyage, de flâner, de se laisser surprendre par l'inconnu et de s'ouvrir à l'inattendu, vit ce séjour comme un enrégimentement forcé. En Chine, ce que Barthes appelle la « drague » – c'est-à-dire la disponibilité et l'oisiveté des corps – est cloisonnée. Cet emploi du temps contraignant, qui ne respecte pas ses variations rythmiques internes, l'épuise. De nombreuses interjections témoignent de son désir de voir se finir ces séances et visites qu'il juge interminables : « 17h30. C'est long ! (comme le voyage) » [CVC ; 144], ou, le dernier jour : « 9h10. Nous décollons. OUF ! » [CVC ; 213]. Barthes ne supporte plus ces journées ennuyeuses. Tout le voyage s'inscrit sous le signe, répété, de la fatigue : « Le soir : très fatigué et découragé. Sentiment : j'en ai plein le dos (y compris des

⁴ R. Barthes, *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, cours et séminaire au Collège de France (1976-1977), Paris, Seuil / Imec, coll. « Traces écrites », 2002, p. 51.

⁵ R. Barthes, *Le Lexique de l'auteur. Séminaire à l'École pratique des hautes études*, 1973-1974, Paris, Seuil, coll. « Traces écrites », 2010, p. 17.

⁶ R. Barthes, *Carnets du voyage en Chine*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Littérature française », 2009, p. 72. Nous utiliserons désormais l'abréviation suivante : [CVC ; 72], pour renvoyer à cette même édition.

discussions entre nous) » [CVC ; 145]. Il en vient même à somatiser sa contrariété, relatant à plusieurs reprises la présence d'« insomnies », de « nausées » et de « migraines » : « [L'un des grands faits de ce voyage aura été : mes migraines quasi quotidiennes et fortes : fatigue, absence de sieste, nourriture ou plus subtilement : dérangement d'habitudes, ou encore : résistances plus graves : *révulsions* ?] » [CVC ; 114].

Que Barthes parle de « dérangement d'habitudes » n'est pas anodin. En effet, il est un homme pour qui les habitudes sont structurantes. Il a de nombreux rituels, comme des manies de travail par exemple, ou des façons d'ordonner minutieusement ses journées⁷. Comme en témoignent les agendas de Barthes, auxquels a eu accès Tiphaine Samoyault, Barthes est obsédé par les structures spatiales (les espaces de travail) et temporelles (les rythmes entièrement réglés) bien précises. Il aime que son quotidien soit méticuleusement ordonné selon un emploi du temps rigoureux, propice au travail intellectuel. Finalement, Barthes fait d'une régularité qui lui est propre un mode de vie, voire un art de vivre. Et tout, dans ce séjour chinois, contrarie ses structures spatiales et temporelles habituelles.

Mise en retrait et besoin de solitude

Quand ce n'est pas la présence continue des guides qui importune Barthes, c'est celle de ses quatre compagnons, pourtant ses amis. Il peine à composer avec les individualités et les désirs de chacun. Barthes semble totalement se désintéresser de ce qui l'entoure : « [F. W. dit de ce qui a précédé : très intéressant. Je dis : bah, prévisible] » [CVC ; 182]. Il va jusqu'à marquer une distance physique entre lui et le groupe, se désolidarisant de celui-ci à mesure que le séjour avance : « Étouffant. Attendu les autres dehors devant le tombeau » [CVC ; 113]. Et c'est en effet ainsi – en retrait, en décalage permanent – que Barthes est perçu par ses acolytes. Lors d'une discussion politique, Pleynet raconte : « RB qui semble suivre cette discussion d'assez loin nous considère comme un poisson une pomme⁸ ». Quant à Sollers, c'est avec sarcasme qu'il note : « Que lisait-il dans le train, sans regarder le paysage souvent admirable ? *Bouvard et Pécuchet*⁹ ».

Sollers, Kristeva, Wahl et Pleynet deviennent ces « autres », auxquels Barthes ne parvient plus à s'identifier. Sollers, en particulier, l'indispose : « [Le seul pour lequel il m'aura fallu de la patience aura été Ph. S.] » [CVC ; 173]. Durant ce voyage, le comportement de Sollers est aux antipodes de celui de Barthes : celui-ci s'épanouit pleinement en Chine et goûte avec plaisir l'atmosphère très politisée dans laquelle ils baignent. Son entrain ressemble à ce que Barthes nomme ailleurs « le scoutisme de l'énergie¹⁰ » : Sollers est enthousiaste, volontaire, et motivé. Non seulement Sollers se plaît en Chine, mais il se fond complètement dans le moule très politisé qui leur est imposé, endossant avec plaisir le discours du militant. En particulier, les temps de transports (puisqu'ils forcent à la proximité) sont pénibles

⁷ On peut lire, par exemple, le fragment « Emploi du temps », in *Roland Barthes par Roland Barthes*, un bel exemple d'une de ses journées-type : « Pendant les vacances, je me lève à sept heures, je descends, j'ouvre la maison, je me fais du thé, je hache du pain pour les oiseaux qui attendent dans le jardin, je me lave, j'époussette ma table de travail, j'en vide les cendriers, je coupe une rose, j'écoute les informations de sept heures et demie. À huit heures, ma mère descend à son tour ; je déjeune avec elle de deux œufs à la coque, d'un rond de pain grillé et de café noir sans sucre [...] » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1975, p. 84.)

⁸ M. Pleynet, *Le Voyage en Chine. Chroniques du journal ordinaire, 14 avril-3 mai 1974* (extraits), Marciana, 2012, p. 39.

⁹ Ph. Sollers, « Le supplice chinois de Roland Barthes », art. cit.

¹⁰ R. Barthes, *La Préparation du roman I et II. Notes de cours et de séminaires au Collège de France, 1978-1979 et 1979-1980*, Paris, Seuil / Imec, coll. « Traces écrites », 2003, p. 633.

pour Barthes : « Retour en microbus cahotant : à l'initiative (fatigante) de Ph. S., inévitables chants révolutionnaires (dont surtout l'Internationale) dans le microbus » [CVC ; 121]. Un soir que la présence de Sollers et des autres est particulièrement pesante, Barthes fait un cauchemar, qu'il consigne le lendemain : « La nuit dernière, rêve douloureux dont le thème est le suivant : je suis au milieu de mes invités, nombreux, mais je suis exclu ; j'ai beaucoup d'amis mais je n'ai pas d'ami. Je me mets en colère, ce qui accroît mon exclusion » [CVC ; 61]. Difficile de ne pas lire, entre ces lignes, un écho à sa propre situation. Barthes apparaît fragile et vulnérable.

Finalement, les seuls moments où Barthes semble se sentir un peu moins mal, sont ceux où il est seul. Une fois isolé, il fait montre d'aisance et ne boude pas son plaisir :

Hôtel (de la Paix) : euphorie, délivrance. Immense calme. Austro-hongrois et anglais. Marlène Dietrich 1930.

[...] Tour seul autour de l'hôtel. Seul enfin. Cela fait du bien [CVC ; 35].

Une fois débarrassé de la présence nappante du groupe, Barthes peut s'adonner à des plaisirs singuliers et individuels, comme la lecture de *Bouvard et Pécuchet*. Il a à nouveau le loisir d'être sensible à l'art de vivre qui l'entoure : « Enfin sortis de tout cela. Retour au Salon paisible, à la nappe blanche, aux tasses-pots de thé chaud, aux cigarettes, au jardin ensoleillé dehors » [CVC ; 49].

Durant ce voyage, l'enfer semble bien être les autres – qu'ils s'agissent des membres de l'Agence ou de ses camarades français. Cette tentation de s'abstraire de tout groupe dès l'instant qu'il devient oppressif quant à sa temporalité subjective n'est pas propre au voyage en Chine. En réalité, Barthes cultive depuis toujours ce qu'il appelle « le pathos de la distance¹¹ », terme qu'il emprunte à Nietzsche. À de nombreuses reprises dans son œuvre, Barthes confie son « goût de s'arranger des espaces clos (de travail, de vie, de sommeil), protégés par des chicanes, des redans¹² ». Ce sont ces lieux abrités de l'extérieur qui, précisément, lui manquent, en Chine. Barthes, pour qui le bien-être ne va pas sans une attention fine sur l'organisation de la vie (emploi du temps, diététiques, aménagement de l'espace, etc.), se trouve profondément démun.

La temporalité subjective comme résistance au tout-politique

Si Barthes ne parvient pas à se sentir bien en Chine, ce n'est pas seulement parce que ses habitudes sont bouleversées. Il n'est pas rétif par principe à tout séjour à l'étranger : Barthes aime le sentiment de parenthèse temporelle qu'offre le voyage. Or, encore faut-il que le lieu visité lui fournisse « une réserve de traits dont la mise en batterie, le jeu inventé, [lui] permettent de “flatter” l'idée d'un système symbolique inouï, entièrement dépris du nôtre¹³ », comme ce fut le cas au Japon. Le voyage n'a de sens que s'il ouvre à « la possibilité d'une différence, d'une mutation, d'une révolution, dans la propriété des systèmes symboliques¹⁴ ». Ces renversements du sens ne sont accessibles qu'à partir d'une attention accrue à l'art de vivre d'un pays, aux menus détails du quotidien. Ils se donnent à lire aussi bien dans les jardins que dans la nourriture, dans les maisons ou dans les gestes. Il s'agit de ce que Barthes appelle « les signifiants » : « Les signifiants : l'Écriture, la gymnastique, la nourriture,

¹¹ R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, op. cit., p. 37.

¹² *Ibid.*, p. 98.

¹³ R. Barthes, *L'Empire des signes*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 11.

¹⁴ *Ibid.*, p. 12.

le vêtement. [Le signifiant : au fond, je n'aime que cela] » [CVC ; 145]. Ainsi le voyage au Japon donne-t-il lieu à de savoureuses réflexions, par exemple, sur la nourriture japonaise, comme en témoignent les fragments « L'eau et le flocon », « Baguettes », « La nourriture décentrée », « L'interstice¹⁵ ». Cependant, pour que la magie du voyage opère – celle qui a fait dire à Barthes, au Japon, « à l'étranger, quel repos ! J'y suis protégé contre la bêtise, la vulgarité, la vanité, la mondanité, la nationalité, la normalité¹⁶ » – encore faut-il que le pays visité soit dépaysant. Or, pour lui, la Chine n'offre aucune possibilité de dépaysement, ce qu'il ne cesse de regretter : « Vérité du voyage : la Chine n'est pas dépaysante (contrairement au Japon) » [CVC ; 74]. Barthes n'a de cesse de voir des similarités entre la Chine et la France : quand ce n'est pas la prairie qui lui évoque la Beauce, c'est une forêt qui lui rappelle les « Bois de Boulogne en plus grand » [CVC ; 77]. Aussi, le constat est sans appel : « Toutes ces notes attesteront sans doute, la faillite, en ce pays, de mon écriture (par comparaison avec le Japon) ». Il « ne trouve, en fait, rien à noter, à énumérer, à classer » [CVC ; 73]. À de nombreuses reprises, Barthes s'ouvre sur ses difficultés à prendre des notes satisfaisantes : « Pour prendre des notes ce matin, je cale définitivement » [CVC ; 67]. Barthes se dit « sec », « stérile », n'étant « pas en épanouissement d'écriture » [CVC ; 92]. En somme, Barthes sature : la Chine l'étouffe, l'opprime, et le constat est d'autant plus amer qu'il est renforcé par le décalage entre ce qu'il vit et son expérience japonaise.

Pourquoi une attitude aussi hermétique de Barthes face à la Chine ? Ce n'est pas qu'il n'y ait rien à dire de la Chine ; c'est plutôt que Barthes ne trouve rien de *signifiant* à son propos, car « à peu de choses de près, la Chine ne donne à lire que son Texte politique. Ce Texte est partout : aucun domaine ne lui est soustrait¹⁷ ». Et Barthes d'ajouter : « Là-bas, le sens est annulé, exempté, dans tous les lieux où nous, Occidentaux, le traquons ; mais il reste debout, armé, articulé, offensif, là où nous répudions à le mettre : dans la politique¹⁸ ». Le cœur du problème est là : en Chine, tout est trop politique — ou plutôt, trop directement politisé. Ce n'est pas qu'il n'y ait rien de beau ou d'intéressant en Chine. D'ailleurs, Barthes se fascine à plusieurs reprises pour la calligraphie (« [...] les calligraphies de Mao : élégance millénaire, poésie, forme personnelle. C'est la contre-vulgarité absolue¹⁹ »). Le problème est ailleurs : c'est qu'il n'y a, pour Barthes, *que cela*, de beau. La calligraphie est donc, pour lui, « vraiment la seule forme d'art et combien supérieure » [CVC ; 78].

Tout est beaucoup trop féroce politique pour lui, qui se disait « être un mauvais sujet politique »²⁰. Pour celui qui voulait « vivre selon la nuance », le militantisme dogmatique ambiant est insupportable, comme en témoigne cette série de réflexions agacées consignées les unes à la suite des autres :

[Totalitarisme politique absolu]

[Radicalisme politique]

[Personnellement, je ne pourrais pas vivre dans ce radicalisme, dans ce monologisme forcené, dans ce discours obsessionnel, monomanique] [dans ce *texte*, ce texte sans faille]

[Chauvinisme, sino-centrisme] [CVC ; 211]

¹⁵ *Ibid.*, p. 23-42.

¹⁶ *Ibid.*, p. 14.

¹⁷ R. Barthes, « Alors, la Chine ? », in *Œuvres complètes*, t. IV (1972-1976), Paris, Seuil, 2002, p. 518.

¹⁸ *Ibid.*, p. 517.

¹⁹ R. Barthes, *Carnets du voyage en Chine*, op. cit., p. 58.

²⁰ R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, op. cit., p. 203.

Partout où Barthes et ses amis se déplacent, on ne leur sert qu'une infâme « soupe » politique, stéréotypée et dogmatique. Barthes les nomme « briques²¹ ». Les « briques » sont si nombreuses que Barthes songe même, non sans sarcasme, à les recenser : « [Il faudra faire une étude de la *Rhétorique* de ces séances, en reprenant toutes ces notes : Plan des laïus, Stéréotypes (Briques), Comparaisons, Diagrammes, Figures, etc.] » [CVC ; 69]. Il y a aussi des variantes puisque Barthes parle parfois de « combinatoire de briques », d'« avalanche de briques », de « belle brique double » ou de discours « briqué ».

Barthes aime, quand il voyage, savourer une douce oisiveté et se retirer voluptueusement de toute « responsabilité du *citoyen*²² ». Il parle même de « l'irresponsabilité éthique du touriste²³ ». Or, en Chine, le militantisme politique est partout. Barthes le regrette car il pense qu'il s'agit d'une « piètre idée du politique que de penser qu'il ne peut advenir au langage que sous la forme d'un discours directement politique²⁴ ». Il tente alors de « futiliser sagement la bonne conscience du voyage politique » [CVC ; 188], en surjouant la posture du flâneur dilettante. Subtilement frondeur, il déclare : « J'aime bien, parfois, ne pas m'intéresser » [CVC ; 140]. Barthes met à distance le sérieux politique (ce qu'il appelle fréquemment « le discours du Prêtre nietzschéen »²⁵) en se concentrant, par exemple, sur le shopping : « Le shopping me fait revivre. Nous découvrons Pékin. Enfin une *Ville*. Le voyage prend un tour différent, plus familier, plus vivant, de meilleure humeur » [CVC ; 170]. Voulant déjouer le sérieux politisé du voyage, Barthes va jusqu'à faire de l'achat d'un costume, le « sommet du voyage » [CVC ; 188] ! Les complaints barthésiennes les plus fréquentes portent donc sur des objets volontairement futiles (comme le café, la salade, les magasins, etc.). Une autre stratégie de Barthes de distanciation du sérieux politique consiste à user de sarcasme (« Professeur de Philosophie : excellente connaissance du marxisme, réponse à tout venue du Corpus, de la Vulgate : excellent prêtre. Digne d'enseigner le catéchisme ! » [CVC ; 205]) ou de cabotinage (« Marx et Engels (poilus) : Bouvard et Pécuchet ? » [CVC ; 187]).

Le séjour en Chine, où le fantasme idiorrythmique avant l'heure

Finalement, s'il fallait résumer les deux points de crispation principaux de ce voyage en Chine, ils tiendraient, d'une part, à la difficulté à supporter autrui (l'Agence comme ses amis), et d'autre part, à la lassitude du discours politique, omniprésent. Les *Carnets du voyage en Chine* nous semblent particulièrement riches en ce qu'ils expriment déjà la tentation d'une vie idiorrythmique, telle que Barthes la formulera deux ans plus tard, dans son premier cours au Collège de France, *Comment vivre ensemble ?* Tout d'abord, il nous faut revenir sur la définition de l'idiorrythmie. Néologisme formé du grec *idios* et *rhythmos*, il signifie « rythme propre ». Barthes explicite ainsi ce qu'est l'idiorrythmie :

[C'est] un fantasme de vie, de régime, de genre de vie, *diaita*, diète. Ni duel, ni pluriel (collectif). Quelque chose comme une solitude interrompue d'une façon réglée : le paradoxe, la contradiction, l'aporie d'une mise en commun des distances – l'utopie d'un

²¹ Il emprunte ce terme à la cybernétique pour désigner un bloc de stéréotypes. Les briques, ce sont tous les discours qui progressent « par un cheminement de lieux communs ("topoi" et clichés), analogues à ces sous-programmes que la cybernétique appelle des "briques" », (Roland Barthes, « Alors, la Chine ? », *op. cit.*, p. 518).

²² R. Barthes, « On échoue toujours à parler de ce qu'on aime », in *Œuvres complètes*, t. V, p. 909.

²³ R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972, p. 183.

²⁴ R. Barthes, « Alors, la Chine ? », *op. cit.*, p. 520.

²⁵ R. Barthes, *La Préparation du roman*, *op. cit.*, p. 702.

socialisme des distances (Nietzsche parle, pour les époques fortes, non grégaires, comme la Renaissance, d'un « pathos des distances »)²⁶.

Si le terme appartient originellement au vocabulaire religieux, Barthes l'étend à « toutes les entreprises qui concilient ou tentent de concilier la vie collective et la vie individuelle, l'indépendance du sujet et la sociabilité du groupe²⁷ ». Le fantasme idiorrythmique renvoie donc « aux formes subtiles de genre de vie : les humeurs, les configurations non stables, les passages dépressifs ou exaltés²⁸ ». Ni solitude excessive, ni communautarisme, la vie idiorrythmique est une « forme médiane, utopique, édénique, idyllique²⁹ ». Elle est dans « le *timing* léger, la licence de sortie³⁰ ». L'idiorrythmie, qui emporte une éthique de la distance entre les sujets cohabitants, rend saillante l'incitation barthésienne à ne pas se laisser aliéner par un rythme extérieur et oppressif, irrespectueux des temporalités subjectives. L'idiorrythmie, supposant une négociation de son rapport aux autres dans le temps et dans l'espace, rend donc compte de la relation difficile de l'individu face à son époque.

À l'origine de ce concept, Barthes fait un constat : il y a un « lien consubstantiel entre pouvoir et rythme », car « ce que le pouvoir impose avant tout, c'est un rythme (de toute choses : de vie, de temps, de pensée, de discours)³¹ ». Le pouvoir est donc du côté de la « cadence cassante, implacable de régularité », parce que « le rythme a pris un sens répressif³² ». Or, pour Barthes, « le *rhutmos* est par définition individuel », car « la manière dont le sujet s'insère dans le code social³³ » est propre à chacun. La vie idiorrythmique, c'est précisément celle que Barthes n'a pas eue en Chine. La temporalité subjective de Barthes n'a pas été respectée durant ce voyage : il n'a cessé de devoir se plier aux règles et aux horaires du groupe. Le voyage en Chine a lieu sous le signe de « l'Agitation », qui pour Barthes, « quelle qu'elle soit, où qu'elle soit, se définit comme un *Sans-Rythme*. Agitation = sans rythme³⁴ ». Or, l'idiorrythmie, c'est justement la « protection du *rhutmos*, c'est-à-dire du rythme souple, disponible, mobile³⁵ ». C'est « le rythme admettant un plus ou un moins, une imperfection, un supplément, un manque, un *idios* : ce qui n'entre pas dans la structure³⁶ ». Ainsi, un voyage idiorrythmique, pour Barthes, ce serait un voyage qui tolère les imprévus, le retard, la vacance, la flânerie – bref, l'opposé du séjour chinois.

De plus, puisque l'idiorrythmie est du côté du fantasme, donc de l'imaginaire, il faut bien qu'il y « ait scène (scénario), donc lieu [...] Au fond, c'est un paysage³⁷ ». La dimension spatiale importe ici presque autant que la dimension temporelle : « Je me vois au bord d'une terrasse, la mer au loin, le crépi blanc, disposant de deux chambres à moi et autant pour quelques amis non loin³⁸ ». Or, en Chine, comme nous l'avons vu, nul paysage attrayant, nul dépaysement salvateur. De plus, la force de la vie idiorrythmique, telle que le fantasme Barthes consiste justement en un savant mélange de solitude et de sociabilité. Marielle Macé formule les choses ainsi :

²⁶ R. Barthes, *Comment vivre ensemble ?*, op. cit., p. 37.

²⁷ *Ibid.*, p. 125.

²⁸ *Ibid.*, p. 39.

²⁹ *Ibid.*, p. 40.

³⁰ *Ibid.*, p. 74.

³¹ *Ibid.*, p. 69.

³² *Ibid.*, p. 39.

³³ *Ibid.*, p. 39.

³⁴ R. Barthes, *La Préparation du roman*, op. cit., p. 500.

³⁵ R. Barthes, *Comment vivre ensemble ?*, op. cit., p. 69.

³⁶ *Ibid.*, p. 69.

³⁷ *Ibid.*, p. 37.

³⁸ *Ibid.*, p. 38.

[...] il apparaît que la vie heureuse se joue pour lui autour d'un enjambement régulier des cloisons du moi, dans une protection et une dé-protection sans cesse rejouées. Vivre ensemble, selon le désir de Barthes [...] engage une autre forme de côtoiement et de relation : une mise en commun des solitudes, où les solitudes individuelles seraient régulièrement interrompues, mais aussi régulièrement reconstituées. Question de rythme, c'est-à-dire de forme du temps³⁹.

Ainsi, le mot et le concept d'idiorrythmie est particulièrement important pour comprendre l'œuvre de Barthes, en ce qu'il a cristallisé un de ses fantasmes les plus prégnants : celui d'une vie en collectivité qui n'empièterait pas sur le rythme individuel. À l'opposé, en Chine, il n'y a aucun dosage : ni de la solitude (puisque Barthes souffre d'être mis à l'écart), ni de la sociabilité (puisqu'elle lui est imposée). Faut-il considérer que ce moment de confrontation directe avec l'histoire est encore une fois un rendez-vous manqué ? Il n'empêche que le voyage n'est pas un échec, puisqu'il donnera à Barthes l'intuition de l'idiorrythmie, mais aussi celle du Neutre. De fait, selon Yvan Daniel, « le *Cours sur le Neutre* [est] notamment une conséquence du voyage en Chine⁴⁰ ». Ainsi, les *Carnets de voyage en Chine* sont bel et bien porteurs d'une riche réflexion, aussi bien éthique, qu'esthétique ou politique, sur les manières individuelles de donner forme à sa vie dans le temps.

Justine BRISSON
Sciences Po Paris

Justine BRISSON, « Barthes et l'idiorrythmie. Étude sur les *Carnets du voyage en Chine* ».

En 1974, Barthes voyage en Chine avec des membres de la revue *Tel Quel*. Ses notes rendent compte du malaise qu'il a ressenti lors de ce séjour. Dans cet article, nous souhaiterions montrer que ce mal-être tient à l'imposition d'un emploi du temps irrespectueux de sa temporalité subjective. Barthes anticipe ainsi le « fantasme idiorrythmique » qu'il théoriserait deux ans plus tard, lors de son premier cours au Collège de France.

Mots-clés : idiorrythmie, solitude, temporalité, emploi du temps, malaise

Justine BRISSON, « Barthes and Idiorrythmia. A Study of *Carnets du voyage en Chine* ».

In 1974, Barthes travels to China with members of the French avant-garde literary magazine Tel Quel. His notes give an account of the discomfort he felt during this trip. In this article, we will show how this uneasiness is due to the imposition of a schedule that disrespects his subjective temporality. Barthes thus anticipates the "idiorrhythmic fantasy" he theorized two years later, during his first course at the Collège de France.

Keywords: idiorrythmia, solitude, temporality, schedule, uneasiness

³⁹ M. Macé, « Barthes, rythmicité du vivre », in *L'Esprit Créateur*, vol. 55, n° 4, 2015, p. 7.

⁴⁰ Y. Daniel, *Littérature française et culture chinoise*, Paris, Les Indes savantes, 2011, p. 24.